

Atelier d'écriture
Licence de Lettres USMB
Printemps 2019 (D. Pety et S. Jarmuschewski)
Automne 2020 (D. Pety)

Choix de textes pour la restitution du 19 novembre 2020

[Séminaire Paysages](#)

Géométries urbaines

OPP 74, Annecy Entrée de ville

<http://observatoire.paysages74.fr/observatoire/entree-de-ville-annecy/?zoom=12&lat=45.879896299414156&lng=6.1732253808593285&thematique=397>

Et puis le Soleil. Là, juste au-dessus des branches, des petites touches de vert à l'orée d'une nouvelle ville. Lève les yeux, passant. Aux abords du monde ordinaire, les lampadaires surplombent les petits chars, mini monstres de métal à la vitesse brûlante. Pourtant, quelques mètres plus bas s'esquissent les bribes artistiques de jeunes inconnus, perdus dans la gravité du béton, eux, ils restent. Envolée l'odeur sucrée et étouffante des bombes aux couleurs chatoyantes. Il ne reste que les traces de leurs sourires et de leur fierté, calquées à même le mur. Lève les yeux, passant. Sur les croquis grossiers des zones excentrées. La montagne, elle, regarde de son regard fier les infimes parcelles de vie à ses pieds. Regarde, passant. Lève les yeux. Je suis toute pure moi, là-haut. Ne lui répond que le silence glacial des bâtiments gris. Triste duel entre végétation et matériel. Deux mondes en perpétuelle recherche de territoire. Lève la tête, passant. La Nature est toujours en vie, c'est promis.

Pauline CHAUMETTE

Photo du 06/04/2012

J'ai fermé les yeux afin de les rouvrir sur ce que j'aurais aimé voir. J'ai fait abstraction du béton, un voyage dans le temps. J'ai volé jusqu'aux montagnes pour leur demander comment c'était avant. J'ai discuté pendant des heures avec elles, comme on discute avec les anciens ; ceux qui ont assisté au changement, à l'urbanisation, qui se souviennent des champs qui vivaient avant le champ des possibles au sein d'une ère d'industrialisation.

Je me suis souvenue qu'avant de les rejoindre, de mon point de vue, les lampadaires étaient plus hauts qu'elles et que les immeubles occupaient la même largeur. Je leur ai dit que j'avais peur. Elles m'ont rassuré comme on rassure un enfant en lui cachant la vérité et m'ont fait remarquer qu'il restait encore un peu de neige à leurs sommets. Elles ont tenté de me faire oublier murs et pont pour me concentrer sur les arbres en bourgeons, qui de leurs branches à demi-nues crient : « Résistons ».

De retour à ma triste réalité je n'ai pu m'empêcher de me focaliser sur ce camion. Ce camion rouge qui fait tirailler les yeux, une couleur bien trop chaude face aux verts des arbres, au bleu-gris du ciel et des montagnes. Je me suis demandée où il allait, j'en ai déduit qu'il partait livrer ces petits restaurants si agréables l'été qui se trouvent le long du canal du Thiou. Oui, j'en suis certaine maintenant, c'est pour ça qu'il est entré dans la ville et a traversé ce paysage d'Annecy qui n'intéresse, lui, pas les touristes... Bien qu'ils arrivent déjà. Oui, je les aperçois dans leur voiture noire au coffre de toit. Ils traversent, tous ceux-là, l'envers du décor, l'enfer du SDF, le paradis du tagueur et tout cela.

Et cet homme dans l'espace piéton qui longe les grilles du pont, qui au lieu de lever la tête, d'élever son regard et profiter de l'horizon sans murs, préfère regarder un autre membre de son espèce passer. C'est alors moi qui lève les yeux au ciel. Je veux m'enfuir, mais par quelle route, quel escalier ?

Je m'envole alors, encore, car il n'y avait même pas un oiseau sur cette image.

Marion LEROUX

Les mots de la ville

OPP74, Cluses, Zone d'activités de l'Autoport

<http://observatoire.paysages74.fr/observatoire/zone-dactivites-cluses/?zoom=11&lat=46.12356806897401&lng=6.405148172740837&thematique=398>

Entre illusion

et triste réalité

Dès construction,

A néant tissement,

Quand les idées ne sont plus que des signes déconstruits pour manipuler les masses.

Abat âge,

Dès struction,

Casse,

Sabote âge,

Quand la grandeur ornementale falsifie la valeur projetée

D'un mot, d'un sens, on en retirerait mille tableaux

D'une propagande, nous n'en retirerons que des Morts sots

D'où me vient cet air lointain,

Qui des contes faisait des rêves enfante un ?

Dans cette image tout s'évanouit,

Et sans un bru, it

L'image vient heurter la raison

Pour nous plonger dans cette morte saison

En son centre, l'appellation est lasse

Morceau de car casse

Qui en notre âme prend place

Pour nous dire que le rêve n'est plus

Que tout est perdu

Orama ne nous offrira aucune vue

Conforama est là

Et te souhaite la bienvenue

Le rêve n'est plus

Tout est perdu

Le rêve envolé

L'espoir avalé

Ta seule liberté

C'est de consommer.

Virevolte petit ange dans le ciel

Qui d'un avenir lointain

Faisait des rêves éternels
Virevolte vers le bleu du ciel
Où seuls les croyants
Savent y voir l'éternel

Petit ange avalé
La ville vient de te consommer.

Ici, l'économie prend place
La manipulation t'enlace
Où se trouve ta place ?
Si tu as de l'argent bienvenu
Mais sans argent tu n'es plus...

Audrey PETRONIO

Pièges et filets

OPP 74, Reigner-Esery, Route de Bersat

<http://observatoire.paysages74.fr/observatoire/rue-de-bersat-reigner-esery/?zoom=11&lat=46.10346367899813&lng=6.399355677327208&thematique=397>

Route. Pylône. Femme. Carrefour Market. Route isolée. Pylône de deux mètres. Femme à la poussette. Carrefour Market gris. Route isolée. Herbes sur le bas-côté. Champs plus loin. Arbres et maison côtoyant les montagnes. Montagnes côtoyant le ciel. Femme, seule, poussette en main. Grande surface au loin : Carrefour Market, bâtiment métallique. Pylône : poteau électrique, à gauche de la femme, étiré à gauche, continuant tout droit. Vert ondoyant. Brun clair. Gris métallique encore au loin. Crissement de la poussette. Claquement des talons. Bruissement de la pelouse. Claquement des fils électriques. Continuer, encore tout droit. Claquement, crissement, bruissement. Bruissement, claquement, bruissement, crissement. Plus de brun, plus que du gris. Gris clair, sale, aseptisé, neutre, qui n'évoque rien. Grondement. Plic, ploc. Plicploc. Orage. Fuite. Protection. Vite. Tout droit. Toujours tout droit. Course poursuite. Combat des eaux. La joie au bout du fil. Courir. Toujours tout droit, toujours, le long du fil. Pylône. Fil. Claquement. Tout droit. Pylône. Fil. Claquement. Pylône, claquement, carrefour Market. Pylône, Fil, Claquement Carrefour. Pylône, fil, carrefour Market. Pylône. Klaxon. Vague d'eau. Fil. Pylône. Klaxon. Klaxon. Vague d'eau. Klaxon. COUPURE.DU.FIL.

Anne DIOT

Encadrement imposé du paysage

Au premier plan un champ. Au deuxième l'activité humaine. Au troisième un semblant de forêt.

Au dernier une montagne ? Une colline ? Tout cela semble bien plat. Mais cela est bien net.

Qu'y-a-t-il à observer à présent.

Suivons cette dame, elle semble connaître le chemin de cette exposition.

A droite de ce cadre donc, un second. Lui abîmé, cassé. On ne voit qu'une brîbe du tableau.

Que regarder alors ?

Et si l'on essayait alors de regarder au-dessus de ce cadre.

Lever les yeux, quelle drôle d'idée.

L'immensité. Rien n'est encadré. Cette oeuvre improvisée, d'un blanc immaculé semble s'étendre à perte de vue.

C'est assez effrayant, ça donne le vertige.

Mieux vaut continuer notre chemin en espérant retrouver l'aspect rassurant d'un tableau bien encadré.

Margot DALLOYEAU

J'avais besoin de prendre l'air, de me changer les idées, de sortir de cette prison de mère au foyer. Alors j'ai marché.

J'ai de la chance d'avoir ces champs qui nous entourent. Pas de voisins, pas d'immeubles, pas trop de bruits. Sans compter que je peux observer les montagnes, là-haut, si majestueuses. Des collines, des arbres, des plaines... Je souris, c'est rassurant.

Enfin à condition de ne pas trop baisser le regard. Voilà que devant moi s'efface mère nature pour laisser place à l'Homme. Espèce dévastatrice qui réussit à se fondre dans le décor. Deux mondes en un. J'aimerais m'envoler, atteindre le ciel, ne plus sentir le goudron sous mes pieds, toucher les nuages du bout des doigts, me sentir libre.

Mais il n'y a même plus de ciel. On est tous piégés entre ces étranges poteaux électriques, tous reliés entre eux par ces gros câbles noirs. Étaient-ils nécessaires ?

Je me sens comme dans une toile d'araignée, prise au piège, attendant que l'on vienne enfin me dévorer. Je ne vois plus de porte de sortie, le ciel se dérobe, et mon souffle se coupe. Peu importe où mes yeux se posent, le paysage devient une prison. Tout se déforme, la route n'est plus droite sous mes pas chancelants, les montagnes sont bien trop grandes, moi trop petite. J'étouffe. Et toujours ces lianes qui semblent se resserrer un peu plus autour de moi et de mon enfant.

Mon enfant, quel monde suis-je en train de lui laisser ?

Sa vie ne tient d'ores et déjà qu'à un fil.

Gwendoline GARIN-LAUREL

Paysages vidés ? Paysages à habiter ?

OPP 74, Cluses, Quartier de la gare

<http://observatoire.paysages74.fr/observatoire/quartier-de-la-gare-cluses/?zoom=11&lat=46.12356806897401&lng=6.457943687907118&thematique=398>

Il est bien vide ce quartier de la gare de Cluses. Vide, dans l'ombre, pas de soleil, pas d'âme dans ce quartier. Enfin si, une âme, un homme au milieu. Qui attend. Clope entre les doigts, sac à dos, tête courbée sur le téléphone. Est-ce vraiment une âme encore ? Plutôt un zombie oui ! Il ne regarde même pas la beauté des montagnes, ce paysage en arrière-plan. Parce que l'homme a vidé de sens ce paysage. Ces vieilles barres d'immeuble dégueulasses, ces vieilles voitures, ce baraquement en vieille tôle, ces tags par-ci par-là, le vieux goudron crasseux, abimé. Tout s'essouffle dans ce quartier. Plus une âme qui vive, parce que vivre, ce n'est pas courber l'échine sur son téléphone. Cet homme, il a l'air d'attendre. Mais d'attendre quoi ? Avec son sac à dos, sûrement un train pour en partir loin de ce trou. Tout est vide dans ce paysage. Un vide immense que même les barres d'immeuble ne peuvent combler. On s'entasse, on s'enferme dans nos minuscules appartements. On en oublie qu'on est dans une communauté et que des gens habitent là, juste à côté de nous, qu'ils dorment dans la pièce

voisine. Alors comment ne pas oublier, comment combler le vide, comment vivre en dehors de ce vide que l'on creuse ? Il faut vivre sans vide, vivre pleinement, s'égosiller, crier, rugir dans la nature, contre ces montagnes, remplir l'espace de notre voix, de notre souffle. Il faut, c'est tout.

Iseult RUITTON-ALLINIEU

Ce matin-là, les rayons du soleil semblaient / ne pas vouloir m'atteindre : peut-être était-ce ma silhouette esseulée qui les empêchaient de brûler les fragments de ma peau délicatement froide, délicatement morte. Adossé contre la barrière de ma rue, je ne voulais pas affronter de mes yeux la montagne qui scintille à la clarté du jour et la ville qui s'engloutira bientôt dans la lumière.

Elle est l'ombre de mon ombre, je n'ai besoin que d'Elle pour briller.

Elle m'entend, semble compatir, Elle me comprend et je ne veux plus /la laisser partir.

Mais cette autre femme à la gaieté printanière voulait faire éclore le bourgeon dans mon cœur, pour que puisse apparaître la plus jolie des fleurs. Cette femme voulait que j'existe, que mon corps effleure un autre cœur. Cependant, c'est Elle qui possède déjà le plus beau des bouquets à la main, et lorsque je n'observais que la flétrissure des feuilles vertes, Elle m'apprit à compter tous les nouveaux pétales qui semblaient bientôt vouloir naître. Elle n'aime pas bien les inconnus, a volé mes plus beaux regards et désormais mes horizons sans Elle n'existent plus.

Lorsque l'aube frappe à ma porte, mes milliers de rêves/ s'accrochent au soleil / en échappant à la nuit et ses étoiles filantes. La Solitude me crève les yeux mais c'est à Elle que je dois la plupart de mes vœux ; aveugle est son âme lorsqu'Elle s'effondre dans mes bras tremblants, sauvagement peureuse.

La compagne de ma vie, c'est Elle.

Ma Solitude fait vivre l'absence pour que je puisse mieux succomber à l'essence de mes sens. Il n'y a qu'Elle qui puisse animer le rien, amplifier le silence, greffer de la vie.

Il n'y a qu'Elle qui puisse.

Il n'y a qu'Elle.

Marie MICHEL

OPP 74, Villaz, Route des vignes

<http://observatoire.paysages74.fr/observatoire/route-des-vignes-villaz/?zoom=10&lat=45.98127247918108&lng=6.076409599609387&thematique=398>

Coca-taclsme

Aujourd'hui calme plat, comme si tout pouvait arriver.

Comme si la terre se préparait à sortir des ténèbres, comme si le monde nouveau pouvait être renversé.

Regarde tous les soldats qui l'entouraient ! Regarde cette ligne infinie de guerrières, déjà armées de tous leurs bras, qui pouvait couper la route de la pauvre petite victime pâlichonne ! Le champ était parfait pour se gorger de sang et de rouille. Ici, on ne verrait rien. Ici, personne ne saurait rien. Regarde chaque brin prêt à s'enrouler dans ses pattes pour la faire crisser de plus bel ! Regarde les disciples du temps nouveau, de l'espoir verdâtre, du désert humain et des métropoles d'insectes ! Ah qu'elle était belle, la nature vengeresse ! Un mot de la part d'un nuage et les montagnes s'engouffreront sur le béton pour l'assommer sous le déluge de leurs missiles, se foutant bien des cris qu'elles engendreraient. Et si un cri se faisait plus innocent qu'un autre ? Et si l'un de leur défenseur humain venait à faire craquer chacun

de ses os sous le poids de son ignorance ? Elles s'en foutraient. Elles s'en foutent toujours. La nature est belle de loin, mais ignoble dans ses atours. Elle ne cherche pas à comprendre, la vengeresse, et emploie ses armes à la pelle. Ciel effondré, montagnes écroulées, arbres tombant, fleuves déchaînés, fleurs crachant, baies sortilèges... Insectes assassins contre assassins d'insectes. L'humanité a ses erreurs, mais les victimes n'ont rien fait. Qu'importe ! Les humains, impuissants et faibles petits êtres de chair et d'os ne pouvaient que se taire, implorer pardon ou prier, pour les derniers. Est-ce là le message de la Divine Gaïa ? Est-ce là sa tolérance ? Les humains se défendent comme ils le peuvent et se détruisent eux-mêmes. Dans cent ans, on les aura oubliés, et les insectes pourriront de ne plus pouvoir pourrir ceux-là. Ils mourront tout seuls, mais il faut bien les faire souffrir, parce qu'ils ont eu quelques raisons de ne plus aimer la Déesse Gaïa et de s'empoisonner au contact du Dieu Cola. Il n'y a plus que la vengeance pour la verte déchuë, alors que ses victimes pansent comme elles peuvent les erreurs de leurs rites pollués.

Aujourd'hui, un désert, comme si tout était sur le point de se produire. Aujourd'hui, une plaine aveuglante, et partout des gazouillis faibles et étouffés ; cris du début de la fin de l'éternité. Gaïa le voit comme un espoir de paix en continuant de faire la guerre contre la moindre carcasse métallique. Mais qui sait, peut-être le bébé n'est qu'un énième Quincey !¹ Et, dans ce cas, Gaïa le rendra à la poussière plus rapidement que son originel. Cola protège ses disciples et ce sont les autres qui trinquent. À la santé de la bulle et à la mort du reste !

Tristan BAILLY

Refuges, jardins

OPP 74, Allinges, Château neuf (cliché du 12 avril 2014)

<http://observatoire.paysages74.fr/observatoire/chateau-neuf-allinges/?zoom=10&lat=46.37634160188819&lng=6.704709599609386&thematique=396>

Une maison dans un arbre ? Peu importe où au final. Tant qu'elle est loin de tout. Dans une bulle de verdure, perdue dans la montagne. Un endroit où voir le monde mais où le monde ne me voit pas.

Une petite caverne de pierre et de bois où dormir, où m'abriter de tout. Une cheminée devant laquelle m'asseoir, pour ouvrir un livre et plonger dans une nouvelle réalité. Une fenêtre par laquelle admirer le mauvais temps, en profitant de la chaleur de ma cachette. Un jardin, couvert d'une herbe verte où s'allonger, au pied d'un arbre en fleur, et s'y assoupir, une brise courant sur mon visage et déposant quelques pétales dans mes cheveux.

Des flashes de vie rêvée. De petites scènes, banales, mais significatrices d'un désir profond.

Tranquillité, féérie, refuge. Un navire stable au milieu de la tempête d'une vie. Le gouvernail est solide, il file droit, sait où aller. Il ne me manque plus que les voiles. J'attends de *le* trouver. Alors mon navire peut bien finir en haut d'un arbre, si le gréement est là.

Ninon FABRE

¹ James Quincey, actuel PDG de Coca-Cola